NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

50 N° 2 1923

Un essai de luthérianisme catholique

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 74 - 88

https://www.nrt.be/it/articoli/un-essai-de-lutherianisme-catholique-3091

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Un essai de luthéranisme catholique

La *Confession d'Augsbourg* (1530) reconnaît explicitement comme expression de la foi le symbole de Nicée. Elle le reproduit mot à mot, avec l'article sur l'Église une, sainte, catholique et apostolique. *Unam, sanctam, catholicam, et apostolicam ecclesiam* (1). Le rituel de l'Église luthérienne de Prusse prétend se plier en tout aux principes des réformateurs du XVIe siècle. Il insère lui aussi le texte du symbole de Nicée, mais avec une tranquille audace il traduit le mot : *catholicam*, par « chrétienne » (*christliche*).

Sans vouloir offenser personne, on peut dire que tout le protestantisme est résumé dans ce contresens. Il a prétendu rester chrétien, plus chrétien même que le « papisme » corrompu et adultéré ; il a essayé de se définir dans la forme du christianisme, sans accepter d'être catholique.

L'expérience a duré quatre siècles. Il est possible aujourd'hui de la juger. Et nous sommes peut-être, en Belgique, mieux placés que partout ailleurs pour étudier sereinement l'évolution du protestantisme. Nous n'avons aucun combat personnel à soutenir contre lui. Il n'est pas chez nous une force organisée et redoutable. La passion ne viendra pas facilement troubler notre vision des choses et des personnes, et la poussière des luttes confessionnelles n'obscurcira pas nos yeux.

Le protestantisme — et en parlant du protestantisme c'est moins au Calvinisme qu'au Luthéranisme que nous songeons — le protestantisme naquit d'une opposition. Il se forma sous le signe négatif ; il se présenta comme une réforme par soustraction. C'est-à-dire que par une fatalité presque nécessaire il devait aboutir à un appauvrissement.

(1) Cf. Müller. 11e éd. (1912) p. 29 sq. Les trois symboles : Apostolicum. Nicaenum, Athanasianum sont placés en tête de la *Confession* proprement dite, comme étant admis par tous les réformés.

Le protestant luthérien a suivi beaucoup moins le principe de la conformité à l'Évangile que le précepte de l'antagonisme à l'égard des « romains ». A force de vouloir se séparer du papisme, il a fini par s'éloigner de la tradition chrétienne la plus antique. La trace des « corruptions romaines » se retrouvant dès les premiers siècles, on en a été réduit à chercher le christianisme à l'état pur dans un passé énigmatique et nébuleux, dans une période de quelques douzaines d'années ou moins encore, dans les dix ou vingt ans qui séparent la mort du Christ, du premier « corrupteur » de sa doctrine : Saul de Tarse, le petit rabbin juif aux idées saugrenues.

La masse protestante n'a pas suivi les historiens hardis, qui mettaient toutes ces conclusions en volumes. Elle s'est bornée à fuir et à condamner tout ce qui ressemblait au romanisme. Être protestant, c'était, avant tout, ne pas être catholique. Aussi les Calvinistes du Palatinat, jusque dans ces derniers temps, construisaient-ils des autels octogonaux, *parce que* les autels catholiques sont quadrangulaires, et lorsque dans la cérémonie de la Cène le pasteur posait la question : Regrettez-vous vos péchés?... l'assistance, au lieu de répondre : Oui, frottait le pied droit sur le sol; tout semblant de confession auriculaire se trouvant ainsi mieux écarté. Un pasteur qui aurait jeté *trois* pelletées de terre sur un cercueil aurait passé pour un catholique déguisé : *une seule* pelletée était permise. Aucun prédicant réformé n'eût osé endosser une lévite. Ce vêtement d'aspect « romain » était remplacé par une petite pèlerine ne descendant pas plus bas que le coude (1).

Et petit à petit, à force de suppressions et de restrictions, le culte, la piété, les œuvres, le dogme lui-même ne sont plus devenus que des corps anémiés. La vie ecclésiastique s'est ralentie. La croyance s'est faite incertaine et vague.

(1) Cf. *Hochkirche*, 1922, p. 75.

La fonction liturgique a été réduite à un geste extérieur et vide. La prédication elle-même s'est muée en une sorte de rhétorique conventionnelle, « le patois de Chanaan », dont les esprits un peu éclairés ne voulaient plus(1).

Malgré sa pauvreté intime, l'Église luthérienne jusqu'en ces dernières années gardait encore des apparences opulentes. Elle était Église d'État (*Staatskirche*). Les princes, souverains territoriaux, jouaient vis-à-vis d'elle le rôle d'évêques. et le Kaiser était très réellement et très officiellement le chef *religieux* de l'Église allemande. Les Facultés de théologie restaient florissantes. Évidemment on ne s'y souciait plus guère d'orthodoxie. On se bornait à ne pas effaroucher le public par des déclarations trop négatives, mais du symbole de Nicée il ne restait que des décombres. La liberté de la science avait changé la religion en rationalisme, et la philosophie du XIXe siècle, depuis Kant jusqu'à Ritschl en passant par Schleiermacher, avait imposé le subjectivisme comme un dogme absolu.

Mais voici que la guerre et la révolution ont passé. Des belles façades de luxe, rien ne demeure. Le cadre officiel de l'ancienne Allemagne est par terre. Le Kaiser est à Doorn, où il se marie et scie du bois. Les Facultés de théologie sont, comme tout l'enseignement supérieur, réduites à la famine. Les théologiens rationalistes, qui avaient gardé le verbe très haut et qui, dans leurs chaires bien rentées, exerçaient une véritable tyrannie intellectuelle, ces théologiens en vue, presque tous plus ou moins compromis dans la débâcle de l'ancien régime, ne sont plus écoutés et demeurent sans prestige.

Et puis, dans le malheur, dans le malheur immense du pays et des familles, quand l'avenir est désespéré, et que l'horreur, la haine, la violence ont saturé les hommes, ce n'est plus de

(1) Cf. v. g. WERNLE. *Einführung in das theologische Studium.* 2e ed 1911, p. 15 sq.

belles phrases qu'il s'agit, ce ne sont pas des attitudes élégantes qu'on réclame, ce n'est plus de dilettantisme et de doutes qu'on peut vivre. Il faut *des choses*, du pain pour l'âme et non des pierres ; il faut un asile et une sécurité tutélaire, un espoir sans défaillance, une vérité qui abrite, une raison d'agir, un motif d'accepter ; bref, il faut une doctrine calme et prenante, et un sauveur pour l'incarner.

L'épreuve des systèmes, c'est le réel. A l'épreuve, le rationalisme négateur et subjectiviste commence à fondre. Son inconsistance et son impuissance apparaissent à tous les yeux, comme l'incapacité du stratège quand la bataille est perdue et celle du guide quand le convoi s'égare.

Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui, en Europe, rien de plus dramatique, rien de plus important que ce qui se passe dans l'âme de ces luthériens, saisis par la grande détresse, et cherchant une doctrine de salut.

Le mot « *catholique* » autrefois si nettement opposé à l'épithète de luthérien ou même d'évangélique, ce mot *catholique* désigne aujourd'hui à l'intérieur même de l'Église protestante d'Allemagne, tout un groupe d'hommes et tout un ensemble d'idées et de tendances, dont la force agissante n'est pas niable.

Voyons ceci de plus près.

Le 1er Novembre 1922 se tenait à Berlin, dans la grande salle des Trinitaires, 115 Wilhelmstrasse, l'assemblée générale de la Haute Église. C'était la quatrième fois depuis l'armistice que ce *Hochkirchentag* se réunissait.

Tout dans cette initiative est original et, du point de vue protestant, tout est nouveau et révélateur.

L'union de la Haute Église (*Hochkirchliche Vereinigung*) a été fondée à Berlin, le 9 Octobre 1918, par un petit groupe de pasteurs, sous la présidence du Pfarrer Ulrich Bettac. Comme il ne s'agissait ni de se complimenter ni de gémir mais bien plutôt de « réformer la Réforme », on décida de

passer tout de suite aux réalisations et on élabora en forme de petit code le programme de la *H. V.* (Union de la Haute Église). Le voici, résumé.

Il faut aboutir à la transformation des Églises protestantes, dans leur *constitution* et dans leur *culte*, et en restant sur le terrain de l'Évangile.

1. Pour ce qui concerne la Constitution même de ces Églises il faut obtenir trois choses : la parfaite autonomie de l'Église dans toutes les questions ecclésiastiques, sans intrusion du pouvoir séculier ; l'organisation *épiscopale ;* et enfin la conviction chez tous les évangéliques que, l'Église du Christ étant une organisation *visible* et universelle, les chrétiens font partie de la Catholicité (*Gesamtkirche Christi*).

2. Les revendications ayant trait au culte extérieur sont plus nettes encore. Il faut insister sur le caractère *objectif* des sacrements et développer la liturgie. Il faut réformer efficacement la pratique actuelle de la confession et la participation à la Cène (*Abendmahlspraxis*). Il faut rétablir l'usage de la confession privée facultative. Il faut développer les exercices de piété : visites à l'église, heures de prière, *vie monastique*. Il faut enfin composer un *bréviaire* à l'usage des chrétiens évangéliques (1).

On le voit, c'est bien d'une réforme du protestantisme qu'on s'occupe dans la Haute Église allemande. Et cette réforme peut être définie d'un seul mot : c'est un retour très conscient à l'antiquité catholique.

Toutefois on se tromperait entièrement si on s'imaginait, à la manière de certains apologistes un peu trop pressés, que cette Haute Église est disposée à renier le Luthéranisme. Il n'en est rien. Les déclarations sur ce point sont très fermes. On ne veut pas « retourner à Rome ». Et même c'est *parce que* cette Haute Église allemande se dit catholique qu'elle

(1) Cf. *Grundsätze der Hochkirchlichen Vereinigung*. Heckelber . Oberbarnim, Pr. Brandenburg.

refuse de s'appeler romaine (1). Cette épithète lui semble une restriction arbitraire de la Catholicité, qui par essence est universelle. « Une réunion avec Rome dans le sens d'une totale absorption, d'une reddition à merci, est tout simplement impossible ». (*Eine glatte Unmöglichkeit*) (2).

Peut-être même faut-il dire que, se sentant suspectés de romanisme, les partisans de la Haute Église multiplient les déclarations d'indépendance, et réserveraient volontiers leurs appréciations les plus sévères, non à l'Anglicanisme, ni à l'Orthodoxie orientale, ni au Protestantisme scandinave mais tout spécialement au Catholicisme romain. Il n'y a pas à s'en étonner, moins encore à s'en émouvoir. La vérité se fera lentement dans les esprits. Les préjugés ne disparaîtront pas en un jour. Les violences de langage à l'égard des romains sont d'ailleurs plutôt rares et elles ne passent pas sans protestation (3).

Ils sont donc strictement « évangéliques », luthériens. Du moins ils veulent l'être, et ils affirment, sans arrière-pensée, qu'ils le sont. Le terme de Haute Église avait éveillé des méfiances. Il semblait d'importation anglaise, et cette apparence suffisait à le discréditer auprès des nationalistes (4). Il semblait indiquer une séparation religieuse d'avec l'Église évangélique, la constitution d'une Église nouvelle à côté et aux dépens de l'ancienne Église allemande. Il fallut expliquer que la Haute Église n'était qu'un superlatif d'Église, comme hautement nécessaire est synonyme d'indispensable, comme *Hochschule* veut dire Université. Ni le mot ni la chose

(1) L'équation : *Katholisch* = *römisch* leur apparaît comme totalement erronée, *grundfalsch*. *Hochkirche*. 1921, p. 35. Cf. aussi p. 39 sq. — (2) *Hochkirche*. 1921. p. 27. Compte rendu de l'ouvrage catholique : *Die römische Gefahr?* par Joseph MAIWORM. — (3) *Hochkirche*. 1921. p. 30. — (4) On a même accusé la *Hochkirche* de recevoir des subventions de Rome et des fonds anglais. Pour se justifier, elle a dû publier l'état de ses ressources. Cf. *Hochkirche*. 1922. p. 89.

n'avaient rien de britannique et seules des similitudes entre le mouvement d'Oxford et la tendance religieuse actuelle du Luthéranisme avaient pu faire croire à une dépendance réelle (1).

Luther devenait donc le patron des *Hochkirchler*. Il est lui-même *hochkirchlich* (2), et les meilleurs luthériens, les plus conscients, les plus religieux, se grouperont dans l'Union nouvelle pour la restauration intégrale de l'Évangélisme.

Le point de vue est intéressant. Il est moins paradoxal qu'il ne parut d'abord. En effet un luthérien peut à bon droit comparer la situation religieuse de son Église à ce qu'elle était au début du XVIIIe siècle par exemple. Il constatera, sans aucun doute possible, que le rationalisme de l'*Aufklärung* et le subjectivisme du siècle dernier ont ravagé le dogme et le culte au point de ne laisser presque plus rien subsister de la Réforme initiale. Il est évident que Leibniz aurait maudit, comme un épouvantable hérétique, Adolphe Harnack. Il est bien sûr que Calvin aurait brûlé comme d'intolérables blasphémateurs les neuf dixièmes des professeurs de théologie des Universités allemandes d'aujourd'hui. Que reste-t-il du symbole de Nicée dans l'*Essence du Christianisme* de Harnack? Et qu'est-ce que le *dogme* dans la philosophie religieuse de Ritschl?

Les Luthériens d'aujourd'hui peuvent donc sans aucune difficulté constater la déviation et l'appauvrissement de leur Église et tenter de la réformer sur un type plus ancien.

Mais ce n'est pas tout. Le Luthéranisme se présente très différemment suivant qu'on l'étudie tel qu'il était à ses débuts, avant le Concile de Trente, et tel qu'il s'est organisé doctrinalement et pratiquement, après le Concile. Il est incontestable qu'après le Concile le fossé s'était prodigieusement élargi entre les romains et les dissidents. Le protestantisme, par

(1) *Hochkirche*. 1922. p. 13 sq. — (2) *Ibid.* 1922. p. 172.

réaction, accentue tout ce qui l'oppose au « papisme », et supprime tout ce qui pourrait l'en rapprocher. La confession d'Augsbourg est beaucoup moins intransigeante que Chemnitz p. ex. dans son *Examen Concilii Tridentini*. Le Luther des origines admettait bien des rites et des usages que les Luthériens, soixante ans plus tard, proscriront avec mépris. Nous parlons de Chemnitz, qui passe pour un polémiste plutôt modéré. Qu'on lise le commentaire critique qu'il fait du décret de Trente sur les « traditions non écrites ». Ces traditions, doctrinales ou rituelles, Chemnitz les rejette toutes, à moins qu'elles ne soient fondées sur l'Écriture. Et armé de ce principe, de ce glaive, comme il dit, il va retrancher les « corruptions » de la messe romaine. Toute la liturgie disparaît. Il ne reste que les paroles de l'institution. Ce qu'on y ajouterait c'est l'idole papiste *idolum missae Pontificiae*, avec toutes ses ficelles, *ex variis sutelis consarcinatum*. Le culte chrétien redevient embryonnaire. En effet : c'est le pape Alexandre qui a enjoint de mêler de l'eau dans le calice. C'est lui qui a inventé l'eau bénite. C'est Télesphore qui a imaginé les quarante jours du carême. C'est Hygin qui a inventé le Saint-Chrême et qui s'est avisé de faire la dédicace des temples. Calixte a inventé les Quatre-Temps ; Félix, la consécration des autels ; Sylvestre, la confirmation des enfants ; Félix IV, l'extrême-onction ; Sirice le memento des vivants à la messe ; Pélage, le memento des morts... etc... Chemnitz n'ose pas encore tirer la conclusion dernière, il n'ose pas tout supprimer. Après avoir dit qu'il n'admettra que les traditions contenues dans l'Écriture — *quae in Scriptura continentur* — il ajoutera ce mot bien vague « ou qui sont *conformes* à l'Écriture » — *quae Scripturae consentaneae sunt* (1). Mais en pratique il était bien difficile de marquer la limite et de maintenir

(1) *Examen Concilii Tridentini*. De Traditionibus, p. 86.

quelque chose de ce qu'on avait appelé le réceptacle de toutes les corruptions superstitieuses — *pandocheum corruptelarum et superstitionum* (1).

Aussi, par-dessus les théoriciens de la fin du XVIe siècle, la Haute Église allemande cherche à rejoindre les réformateurs du début. Elle en appelle des intolérances et des mutilations sauvages, qui ont suivi le Concile de Trente, à la largeur de vues relative, à la piété tendre et mystique, au sens chrétien et presque traditionnel, qui, avant le Concile, régnaient, nous dit-on, même dans les milieux les plus sincèrement luthériens.

Si bien que, par un curieux renversement, ce qu'on cherche dans les révolutionnaires religieux du XVIe siècle, ce n'est plus tant ce qu'ils apportent de nouveau, mais bien plutôt ce qu'ils conservent de l'ancien patrimoine. Dans Luther c'est le témoin de l'antiquité qu'on respecte.

Ainsi ont procédé, il y a près de cent ans, les protagonistes du mouvement d'Oxford. Pusey, Newman, Keble cherchaient dans le *Prayer Book* la justification de la confession auriculaire — qui s'y trouve effectivement — la doctrine de la Présence Réelle avec ses conséquences d'ordre liturgique, bref tout ce que le développement ultérieur de l'Anglicanisme avait négligé ou proscrit. Eux aussi en appelaient des négations et des étroitesses ou de l'insouciance religieuse de leurs contemporains à la Réforme initiale, qu'ils trouvaient beaucoup plus compréhensive, beaucoup moins raide, en un mot beaucoup plus catholique.

La similitude des deux mouvements, celui des *Tracts* d'Oxford et celui de la *Hochkirche*, sans être parfaite, est cependant bien instructive.

Newman, Pusey et leurs amis s'appuyaient sur les théologiens *laudiens*, sur les *Non-jurors*, pour établir leurs revendications anglo-catholiques; pour réclamer, contre toutes les

(1) Id. *Ibid.*

formes d'Érastianisme, l'indépendance du pouvoir spirituel. Quand on leur reprochait de romaniser et de mépriser l'Église d'Angleterre, quand on les accusait de vilipender les réformateurs, ils répondaient qu'ils étaient d'accord avec les hommes de doctrine les plus éminents et les plus probes de l'ancien anglicanisme, et ils citaient des noms.

Les *Hochkirchler* allemands agissent de même. « Nous ne supprimons pas le luthéranisme ; nous le restituons à son essence. » Et ils invoquent Auguste Vilmar, et Theodor Kliefoth, et Wilhelm Löhe, et Schöberlein, et Stahl, et Rocholl, et Münchmeyer et tous ces pasteurs et ces théologiens, ennemis du rationalisme et de l'étatisme et qui souffrirent parfois persécution, en plein XIXe siècle, parce que, forts de leur conscience religieuse, ils ne s'inclinaient ni devant la science sceptique des Universités, ni devant les sommations du pouvoir civil, ni devant le préjugé naturaliste de la masse. Vilmar est mort, presque septuagénaire, à Marbourg, après avoir revendiqué toute sa vie la liberté de l'Église. Pas de subordination des consciences au prince temporel : celui-ci ne peut plus garder le *Summepiscopat*. Pas de libéralisme doctrinal, pas d'indifférentisme dogmatique : la foi de la Confession d'Augsbourg est obligatoire... Les grands docteurs des Universités considéraient Vilmar comme un anachronisme, et ce Hessois leur semblait un agité et un maniaque. Et pourtant Vilmar, type de luthérien très authentique, est redevenu un inspirateur.

Lui, et Kliefoth aussi, Kliefoth le réactionnaire religieux du Mecklembourg, l'adversaire de tous les rationalismes qui proclamait et qui écrivait, en dépit de la théorie luthérienne du sacerdoce universel, que l'Église était un tout organique et vivant, exigeant une distinction essentielle entre le troupeau et le pasteur, entre les *audientes* et les *docentes*, entre les *regentes* et les *oboedientes;* Kliefoth, qui durant toute sa vie, affirme le principe de l'autorité doctrinale et disciplinaire et

dont le livre sur la *Théorie du Culte dans l'Église évangélique*, retrouve aujourd'hui des lecteurs convaincus.

Et Löhe! Löhe dont les démêlés avec l'Église luthérienne de Bavière sont bien connus, Löhe qui est le théoricien le plus complet de la liturgie dans l'Église protestante, et qui mourut, plein de déception, n'ayant pas réussi à faire prendre au sérieux par la masse ses projets de rituel, et que des fervents commencent à étudier avec amour, Löhe qui dans sa petite paroisse de Neuendettelsau inaugura des services religieux, dont personne alors ne voulut s'inspirer et qui maintenant remplissent d'admiration les *Hochkirchler*.

Peut-être est-ce leur heure qui sonne à tous ces antirationalistes, qui auraient en réalité joué le rôle de précurseurs? Peut-être est-ce le rationalisme qui entre, lui, définitivement dans la mort? Je me souviens. Quand Grützmacher, il y a quelque douze ans, publia son petit essai sur la Naissance virginale du Christ, une des plus grandes revues théologiques allemandes le salua de cette phrase indignée et méprisante. « Il existe donc encore quelqu'un dans l'Allemagne instruite pour oser croire que le Christ est né d'une Vierge. »

Aujourd'hui toute la *Hochkirche* répète et chante même, avec une ferveur sans mensonge et en dehors de toute exégèse destructive, le *Natus ex Maria Virgine* du symbole de Nicée (1). Et dans l'Allemagne qui pense et qui prie, c'est Harnack aujourd'hui qui semble ancien régime.

Enrichir le luthéranisme en restituant ce que lui avait enlevé le rationalisme du XVIIIe siècle, en reprenant même les portions du patrimoine catholique maladroitement sacrifiées par les polémistes après le Concile de Trente; retrouver ainsi le luthéranisme original, beaucoup plus souple et plus religieux que celui d'aujourd'hui, est-ce tout le but de la *Hochkirche?* Nullement.

(1) La confession d'Augsbourg a commenté ce texte en ajoutant : « *in utero Beatae Mariae Virginis.* » Cf. MULLER, *op. cit.* p. 88.

La logique de la vérité est impitoyable. Pourquoi s'arrêter à la réforme de Martin Luther? La catholicité lui était bien antérieure. Luther lui-même n'a voulu que la dégager des corruptions romaines. Il est donc permis, il est nécessaire d'examiner s'il a mené ce travail à bonne fin et il est plus nécessaire encore de dépasser Luther et le XVIe siècle pour retrouver non l'origine de la Réforme, mais l'origine même du catholicisme.

Luther! Eh bien! disons-le, Luther et les réformateurs ont agi avec brutalité. Ils ont sacrifié tant de belles choses, très catholiques, sous prétexte que les papistes en abusaient. Luther est trop souvent vulgaire et bas, dans ses manières et dans sa doctrine. Avoir réduit la présence réelle du Christ à l'ubiquité! avoir parlé du mariage comme il l'a fait! avoir traité ses adversaires de cette façon ignoble! Non — ce sont les *Hochkirchler* qui parlent — il est impossible de l'admettre comme le modèle définitif, et si on n'en dit pas davantage, c'est pour ne pas heurter le préjugé séculaire. *Sapienti sat!* (1)

Luther n'est pas le dernier mot, ni le premier. Et comme nous sommes en Allemagne, on va nous le dire en termes hégéliens. La Réforme a été *l'antithèse*, opposée à la *thèse* du catholicisme médiéval; elle a été le Non absolu, opposé au Oui inconditionné du romanisme. Aujourd'hui le temps est venu de la *synthèse*, et l'antique Oui, tempéré par le Non, doit réapparaître dans notre vie.

Aussi c'est au delà de la Réforme qu'il faut regarder, plus loin dans le passé catholique, dans cette Catholicité qui n'était encore ni « jésuitique », ni luthérienne, mais tout simplement catholique. L'Église romaine est sœur de l'Église luthérienne. Elle a des défauts; sa sœur aussi. Elles se sont

(1) Cf. *Hochkirche*. 1922. p. 51. Une expression qui revient souvent dans le langage des *Hochkirchler* pour définir l'œuvre de Luther est cette métaphore presque intraduisible : « Il a vidé la baignoire et l'enfant avec. » *Das Kind mit dem Bade ausschütten.*

brouillées, et c'est bien fâcheux, car leur séparation les a toutes deux appauvries, ne leur laissant en propre que leurs misères. Mais plus loin que ces deux sœurs, il y a leur Mère commune, l'Église des origines, *Unam, sanctam, catholicam;* et ceux qui tendent à l'unité, ceux qui veulent la réconciliation doivent comprendre qu'une sœur n'abdique pas aux mains de sa sœur; les sœurs se réconcilient aux pieds de la Mère commune (1).

Ainsi pensent, ainsi écrivent déjà avec une émotion qu'ils ne dissimulent pas, les plus conscients des *Hochkirchler*.

Le problème pour eux est grave, plus grave qu'il ne semble dès l'abord.

On peut s'enfermer obstinément dans l'idée de Luther, comme le Musulman dans la foi à Mahomet. On fait alors de Luther un absolu, une sorte de terme, de fin en soi.

Cette position, très délibérément, la *Hochkirche* l'abandonne. Doctrinalement c'est au symbole qu'elle se rallie, aux trois symboles : l'Apostolique, celui de Nicée et celui d'Athanase. Elle admet l'autorité des sept premiers conciles œcuméniques : Nicée, Constantinople I, Éphèse, Chalcédoine, Constantinople II et III, Nicée II, c'est-à-dire que l'antiquité catholique serait incontestable jusqu'en 787.

On le voit. C'est à peu près la position anglicane de Newman, de Pusey, de Froude, Ward et leurs amis. On juge de la catholicité par le critère de l'antiquité. Ce qui est catholique c'est le tronc non encore divisé en branches : et on assure que Photius le premier a rompu cette unité et a séparé virtuellement les Orientaux et l'Occident.

Malheureusement l'antiquité n'est pas suffisante pour définir la catholicité. L'expérience des Tractariens l'a bien prouvé. Si on n'admet pas la *transsubstantiation* définie par le Concile de Trente, pourquoi les Ariens devaient-ils admettre le *consubstantiel* du Concile de Nicée? pourquoi les mono-

(1) *Ibid.* p. 87.

physites devaient-ils admettre les *deux natures* de Chalcédoine ? Newman nous dit que c'est en voyant, comme au miroir, que sa propre figure était celle d'un monophysite qu'il comprit l'erreur foncière de son système. Monophysite ? Newman n'a jamais nié les deux natures du Christ, mais le principe de son opposition aux « nouveautés » romaines justifiait Eutychès : les deux natures n'étaient pas plus dans l'Écriture ou dans les *anciens* pères que le *consubstantiel* de Nicée, ou le *Filioque*.

On nous dit que depuis le deuxième Concile de Nicée la chrétienté n'est plus une, et que les Conciles ne sont donc plus *catholiques*. Mais les dissidents, même organisés en Églises, n'ont pas attendu le VIIIe siècle pour apparaître. Les Jacobites sont bien antérieurs à Photius, et les Monophysites d'Égypte également, et les Ariens ont mené, à Nicée et après Nicée, une opposition qui n'était guère bénigne ; et les Donatistes africains, et les Priscillianistes espagnols... mais pourquoi continuer ? c'est toute l'histoire du dogme chrétien qui porte ici témoignage. S'il suffit, pour énerver l'autorité d'un Concile, qu'un groupe plus ou moins organisé et compact de dissidents refusent de le reconnaître, il n'y a jamais eu de Concile et les symboles ne sont que des catalogues d'opinions librement débattues. Si l'Église n'est catholique que dans les périodes de quiétude unanime, l'Église n'a jamais été catholique, sauf dans l'imagination pieuse de ceux qui refusent de voir le réel. L'opposition des Judéo-chrétiens, le formidable assaut des Gnostiques, tout cela est contemporain des origines. La vérité, ce n'est pas ce que tout le monde admet, mais ce que tout le monde devrait admettre ; le droit n'est pas ce que tout le monde accorde, mais ce que tout le monde devrait accorder ; et le devoir, ce n'est pas ce que chacun fait, mais ce que tous devraient faire.

Il sera très intéressant de voir comment la *Hochkirche* évoluera doctrinalement, et quelle théorie — car il en faudra

bien une — elle nous donnera de l'autorité dans l'Église.

En attendant la *Hochkirche* existe. Elle a tenu chaque année ses assises. Elle a sa revue, que la crise du change, la détresse financière, la hausse des prix ont malheureusement fort réduite. Elle groupe des âmes très ferventes, très droites et très souffrantes. Elle n'a pas peur de regarder la vérité en face, et elle cherche sincèrement l'Union la plus intime avec le Christ, Dieu et Homme, seul Rédempteur et seul Lien de l'humanité.

Tandis que le catholicisme allemand semble se tourner de plus en plus vers le nationalisme et veut se montrer aux yeux de tous, loyal envers le *Deutschtum* et la patrie vaincue, la *Hochkirche* ne sacrifie guère à ce culte nouveau et s'essaie à devenir de plus en plus « catholique », c'est à dire, universelle dans ses préoccupations et ses amitiés.

Nous verrons dans un prochain article, ce qu'elle a réalisé jusqu'ici, ce qu'elle veut exécuter encore, et de quelle doctrine générale elle s'inspire. Elle ne peut pas, dans son effort vers la lumière, nous laisser indifférents.

PIERRE CHARLES, S. J.